



Strasbourg, école d'architecture

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE STRASBOURG

Rapport préalable à la soutenance de thèse de Laura Girard en vue de l'obtention du doctorat en architecture de l'Université de Toulouse

L'architecture en brique dans le Midi toulousain (1910-1947). Les architectes face au renouvellement technique et culturel

La thèse de Laura Girard a été préparée sous la direction conjointe d'Enrico Chapel, professeur d'histoire et de culture architecturales, et de Françoise Blanc, maître de conférences dans la même discipline. Elle a débuté par l'établissement d'un inventaire de l'architecture du XX^e siècle en Midi-Pyrénées, inventaire pour lequel la direction régionale des Affaires culturelles a établi, en 2013, une convention CIFRE (convention industrielle de formation par la recherche) avec l'agence de Rémi Papillault. Elle s'est poursuivie, de 2017 à 2019, par une allocation de recherche. Ces circonstances ont été déterminantes. D'une part parce que, comme l'écrit Laura Girard, « la méthode appliquée dans le cadre de cette mission a servi de point de départ pour la méthode de la recherche doctorale » (p. 40). D'autre part, parce que le corpus analysé dans la thèse est constitué de 158 édifices choisis parmi les 2343 recensés lors de l'inventaire, et ce, selon deux critères : la présence de la brique en façade et une date de réalisation située entre 1910 et 1947. Si la sélection est claire et a pour avantage d'exploiter les résultats engrangés précédemment, elle a pour faiblesse de reposer sur des choix établis en vue d'un inventaire et non du sujet de la thèse, et ne permet pas de situer les édifices retenus dans l'ensemble de la production contemporaine, autrement dit d'évaluer la représentativité de l'échantillon analysé.

L'objectif de Laura Girard est de s'interroger sur les permanences et les évolutions de l'emploi de la brique dans le Midi toulousain durant l'entre-deux-guerres, une période qu'elle a retenue parce qu'elle serait traversée d'évolutions techniques et culturelles, mais aussi parce qu'elle est restée peu étudiée comme le montre un rapide bilan historiographique. Son analyse est conduite selon trois axes, le matériau, la structure du mur et l'expression architecturale, exposés en trois parties d'ampleur comparable. L'ensemble est regroupé en un fort volume de 608 pages dont 440 sont dédiées au texte et le reste à une liste des sources, une bibliographie thématique et des annexes. Ces dernières se composent de documents d'inégal intérêt, parmi lesquels on relèvera l'inventaire des bâtiments analysés (une fiche par édifice), une liste des architectes mentionnés comportant quelques éléments biographiques, un inventaire partiel des briqueteries, architectes et entrepreneurs des départements de l'Aveyron, du Lot, du Tarn et du Tarn et Garonne, ainsi qu'une liste des dossiers de reconstruction de Villemur-sur-Tarn à la suite des inondations de 1930.

Laura Girard établit que, durant ces années, l'emploi de la traditionnelle brique locale, plate et de grand format, dite « brique foraine », a été mis en cause par l'arrivée de la « brique du nord », de fabrication industrialisée, alors diffusée dans toute la France. Elle mène une intéressante enquête sur les briqueteries en activité et leurs développements. Elle démontre que l'on assiste à un « renouvellement du mode de bâtir traditionnel ». Au fil d'analyses fouillées, faites sur les édifices du corpus retenu, elle expose la façon dont la brique foraine et la brique du nord sont associées dans des combinaisons souvent hybrides, favorisant l'utilisation du matériau au fini le plus élaboré en

façade, tandis que le corps même du mur est constitué du plus ordinaire. Elle examine la part que prend le béton, cantonné à un rôle structurel et dissimulé en façade. Ses descriptions témoignent d'une bonne maîtrise de la terminologie technique, cependant certaines erreurs de syntaxe ou de vocabulaire brouillent parfois la compréhension. Les nombreux dépouillements qu'elle a conduits au sein des archives municipales d'une dizaine de villes, Toulouse, Albi, Castres... et des archives des six départements concernés permettent de comparer, pour les édifices les mieux renseignés, cahiers des charges, devis et dessins aux photos de chantier, relevés et analyses faites au chevet des édifices. Ces confrontations, étudiées pour certaines dans le détail, comme dans le cas de la piscine de Castres (1933-1937), sont très illustrées (304 figures), étayées de dessins réalisés par Laura Girard dont certains sont utilement démonstratifs. Elles révèlent les écarts qui séparent les prescriptions initiales, du chantier ; les intentions ou les habitudes consignées par écrit, de la réalisation. Elles soulèvent des questionnements intéressants sur les freins que constituent, entre autres, l'inertie des entreprises ou la fixité des savoir-faire.

Au renouvellement culturel, postulé d'entrée de jeux comme le pendant du renouvellement technique, n'est consacré que l'un des neuf chapitres que comporte la thèse, le dernier (chapitre 9). En une cinquantaine de pages bien documentées, Laura Girard y expose comment, à la faveur de l'expansion du tourisme et de l'affirmation concomitante d'identités régionales dans tout l'Hexagone, Toulouse est baptisée « Ville rose », faisant de la couleur de la brique le trait caractéristique de son paysage urbain. Cette évolution culturelle, engagée au début du XX^e siècle, a gagné en ampleur dans les années trente avec la création de revues et d'associations, et a culminé dans les années quarante avec la création d'un service municipal d'esthétique urbaine. On y voit ainsi Jean-Louis Gilet (1902-1964), le futur directeur de l'École d'architecture régionale de Toulouse, y prendre des positions que l'on aurait aimé voir mettre en relation avec celles qu'il a eues en tant que constructeur. D'une façon générale, cet exposé, qui aurait dû offrir des éléments de réponse aux interrogations soulevées par l'examen attentif des matériaux et de leur mise en œuvre, reste en marge des analyses du bâti qui constituent l'essentiel de la thèse. On regrette que les liens du régionalisme avec l'emploi d'un matériau revendiqué comme local ne soient pas explorés ; que l'emploi de la brique foraine ou de la brique de Dizy importée de la Marne ne soit pas mis en relation avec les origines des architectes qui y ont eu recours... Bref, si les deux dimensions technique et culturelle de l'architecture construite durant l'entre-deux-guerres sont avec pertinence mentionnées dans le dessein de la thèse, elles ne sont pas traitées avec la même ampleur et leur étude n'est pas articulée. La conclusion, qui suggère de poursuivre au-delà de sa thèse par une étude qui serait centrée non sur des édifices mais sur des architectes et mettrait en relation leurs projets, leurs pratiques et leurs convictions, laisse penser que Laura Girard a, elle-même, entrevu les limites de sa démarche.

Sa thèse offre néanmoins, par la quantité et la qualité de ses enquêtes, un apport à la connaissance de l'architecture en brique de l'entre-deux-guerres dans le Midi toulousain et ouvre de nombreuses pistes de recherche. Aussi sa présentation à une soutenance publique se justifie-t-elle.

Strasbourg, le 4 juin 2019,

Anne-Marie Châtelet
Professeure d'histoire et de culture architecturales
École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg
ARCHE - EA3400 Université de Strasbourg